

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (Do 18 juin 1903, 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Farenheit, Centigrado).

Ce sont là de bonnes et belles paroles, auxquelles on ne saurait trop applaudir.

LA COMPAGNIE

DES Chemins de Fer de la Nouvelle-Orléans.

LA SITUATION EN SERBIE.

Commencement d'apaisement.

Nous vivons à une bien étrange, bien triste époque, où les plus nobles sentiments qui puissent...

On ne croit plus guères aujourd'hui qu'à la force, sous les deux formes favorites qu'elle affecte...

Il s'est formé, depuis plus d'un siècle, dans le monde politique une secte qui ne croit plus à la morale, à la persuasion...

Cette secte est très répandue dans le monde, plus répandue qu'on ne le pense. Or la voit partout...

Elle a pu changer de nom, en passant d'un pays à l'autre et prendre une nouvelle étiquette...

Nous rêvons d'en voir se développer, sous nos yeux, un triste exemple, en Serbie, et cette fois, ce n'est plus dans les bas-fonds de la société...

Il n'en a rien été. Les puissances n'ont pas osé protester hautement, mais elles ont conservé une réserve, indice certain de l'indignation qui les anime...

Le manifeste du Roi nouveau est on ne peut plus rassurant; Pierre Ier, de Serbie, y déclare qu'en montant sur le trône il oublie tout le passé...

On se rappelle cette cause vaine, le crime du Peçq, qui l'on porta à la scène et sur lequel on fit de nombreuses complaintes sur l'air fameux du "Faidès"...

Gabrielle Fenayrou vient d'être mise en liberté après avoir passé près de vingt et un ans à la maison centrale de Clermont...

On se rappelle cette cause vaine, le crime du Peçq, qui l'on porta à la scène et sur lequel on fit de nombreuses complaintes sur l'air fameux du "Faidès"...

On se rappelle cette cause vaine, le crime du Peçq, qui l'on porta à la scène et sur lequel on fit de nombreuses complaintes sur l'air fameux du "Faidès"...

On se rappelle cette cause vaine, le crime du Peçq, qui l'on porta à la scène et sur lequel on fit de nombreuses complaintes sur l'air fameux du "Faidès"...

La population de la Nouvelle-Orléans apprendra avec la plus vive satisfaction que la paix et la concorde vont enfin régner d'une façon durable entre la direction de la grande compagnie des chemins de fer de la Nouvelle-Orléans et ses employés...

Non de plus vaxatoire que ces querelles qui s'aggravaient à chaque instant; rien de plus nuisible aux intérêts de la communauté; il ne se passait pour ainsi dire pas de semaine qu'il ne surgît quelque mécontentement, qu'il n'éclatât quelque menace de grève, menaçant trop souvent sa vie d'effet...

Non seulement il régnait une incertitude déplorables dans la circulation, mais la compagnie, qui n'était jamais sûre du lendemain ne pouvait hasarder aucune de ces améliorations qui exigent un travail de longue haleine et une dépense souvent considérable...

Les uns et les autres ont compris la nécessité d'une entente définitive et cordiale. Les uns et les autres ont provoqué une conférence dans laquelle chacune des deux parties intéressées exposait clairement et honnêtement ses griefs et réglait à l'amiable ses différends...

Comme des deux côtés, on y allait de bonne foi, il n'a pas été difficile de se mettre d'accord. La Compagnie accorde une journée de dix heures, à 20 cents l'heure. Ses employés auront le droit de s'affilier à une association quelconque, comme il leur plaît...

On ne peut, au nom de la Communauté, qu'en féliciter la compagnie et ses employés.

Paris, 7 juin.

Souvenir de M. G. Macé, ancien chef de la Sûreté.

Gabrielle Fenayrou vient d'être mise en liberté après avoir passé près de vingt et un ans à la maison centrale de Clermont...

On se rappelle cette cause vaine, le crime du Peçq, qui l'on porta à la scène et sur lequel on fit de nombreuses complaintes sur l'air fameux du "Faidès"...

On se rappelle cette cause vaine, le crime du Peçq, qui l'on porta à la scène et sur lequel on fit de nombreuses complaintes sur l'air fameux du "Faidès"...

On se rappelle cette cause vaine, le crime du Peçq, qui l'on porta à la scène et sur lequel on fit de nombreuses complaintes sur l'air fameux du "Faidès"...

On se rappelle cette cause vaine, le crime du Peçq, qui l'on porta à la scène et sur lequel on fit de nombreuses complaintes sur l'air fameux du "Faidès"...

On se rappelle cette cause vaine, le crime du Peçq, qui l'on porta à la scène et sur lequel on fit de nombreuses complaintes sur l'air fameux du "Faidès"...

était attendu, par les deux frères Fenayrou, Marin et Lucien.

Après le crime, auquel se participèrent les deux frères, Gabriel et Marin, s'empara de la femme d'opéra et transporta l'écrou de sa victime. Devant le jury, il donna cette explication: — Aubert avait dit qu'il frappait par le cœur, et j'obéissais.

Il fallut alors se débarrasser du cadavre; les assassins le ligotèrent, l'entourèrent de tuyaux de plomb aplatis, et enfin allèrent le jeter dans la Seine, où il fut découvert quelques temps après.

Arrêtés, les Fenayrou comparurent en août 1882 devant le jury de Seine-et-Oise; puis, après cessation, devant celui de la Seine, au mois d'octobre suivant. Lucien Fenayrou bénéficia d'un acquittement; son frère fut condamné aux travaux forcés à perpétuité et Gabrielle Fenayrou à la détention perpétuelle. Il fut envoyé en Nouvelle-Orléans et elle fut écrouée à la maison centrale de Clermont, d'où elle vint de partir grâce à une libération conditionnelle.

A l'époque du crime, M. G. Macé occupait les fonctions de chef de la Sûreté. Il se passionna pour cette affaire, intéressé vivement par son côté romanesque, et par suite, avec son flair habituel, qu'elle cachait des dessous très curieux et très importants.

M. Macé, qui est don d'une mémoire remarquable, a bien voulu nous retracer quelques-unes de ses impressions de magistrat sur les tristes héros du crime du Peçq.

Dans un long article, a-t-il dit, il a été publié certains documents relatifs à ce crime, en quelque sorte les accessoires du drame que renferme mon "Mursée"; les portraits des meurtriers et celui de leur victime, la corde avec anneau et crochet ayant facilité la descente du corps dans le fleuve, la canne à épée qui traversa le cœur, le marteau qui fractura le crâne, l'épingle anglaise, en forme de broche, qui maintint le bâillon, enfin le plomb aplati et la petite corde ayant entortillé le cadavre.

Le couple Fenayrou a dû souvent songer que, malgré toutes les précautions prises pour dissimuler un crime, la Seine ne conserve pas toujours les horribles dépôts qu'on lui confie. Marin Fenayrou, en apprenant que le cadavre d'Aubert avait surchargé, s'écria avec cynisme: — Cependent, j'ai bien calculé le poids du plomb; il devait l'empêcher de revenir à la surface.

"Puis, il ajouta après une pause: — Comme soupape de sûreté, j'aurais dû ouvrir plusieurs "boulonniers" dans le ventre!

"Horrible, n'est-ce pas? — Cette dramatique affaire, avec sa lugubre mise en scène, son guet-apens, le choix des moyens pour amener cruellement la mort, le raffinement dans l'assassinat et la position sociale des criminels, tout cela étonne et confond la raison. Aussi ce crime, mêlé de circonstances romanesques, restera-t-il classé parmi les causes célèbres.

"La justice a consacré au procès six audiences, trois à Versailles et trois à Paris. Eh! bien, tout n'a pas été dit, et ne pouvait être dit. Les avocats en renom, MM. Edgar Demange, Clément de Royer, Albert Dautet et Félix Bouchot, qui ont successivement pris la parole pour ou contre les accusés, me comprendront.

"Il y avait des enfants, qui sont aujourd'hui des hommes; ils ont changé de nom, mais leur cœur est resté fidèle au souvenir maternel.

"Quel lamentable phénomène que cette femme Fenayrou tuant son enfant avec la même facilité qu'elle trompa son mari; sans savoir pourquoi! C'était peut-être une punition qui cherchait des sensations qu'elle n'avait pas éprouvées!

"Et quel effroyable sang-froid après le crime! L'acte d'accusation, après avoir noté que le bruit de la disparition du pharmacien du boulevard Malesherbes commença vite à se répandre, constata que les trois accusés avaient dit à l'écrou qu'ils n'avaient aucune émotion; rien ne fut changé dans leurs allures, et ils se livrèrent même à leurs distractions habituelles.

"Le 28 mai, ils firent une promenade au Jardin d'acclimatation; puis Gabrielle conduisit son mari et son beau-frère aux courses d'Autueil et ils dînèrent ensemble sur l'herbe, joyeusement, au bois de Boulogne. Huit jours après, les deux frères assistaient aux courses de Longchamps, où se disputait le Grand Prix de Paris.

"Marin Fenayrou alléguait pour sa défense qu'il avait voulu venger son honneur outragé; à quoi l'acte d'accusation répondit que le temps écoulé depuis la cessation des rapports entre les deux amants et les renseignements que j'ai recueillis permettaient de penser qu'une jalousie d'une autre nature fut le déterminant à commettre le crime.

"Le pharmacien Aubert, installé boulevard Malesherbes, voyait chaque jour sa position grandir, tandis que Marin avait vendu sa pharmacie pour payer des dettes et avait subi peu de temps auparavant une condamnation à dix mois d'emprisonnement pour contrefaçon.

"Certains témoins dirent même qu'il fallait aller plus loin et que Marin voulait faire disparaître son ancien élève pour ensevelir avec lui un secret qui pouvait gravement le compromettre.

"Quant à Lucien Fenayrou, il ne fut pas seulement subjugué par l'ascendant que son frère exerçait sur lui comme il le déclara. — Il avait l'espoir, dit l'accusation, d'avoir sa récompense, et j'étais, avant l'instruction, que, quelques jours après le crime, sa belle-sœur lui avait remis cinquante francs et acheté pour sa femme et pour ses enfants des vêtements d'une valeur de cent cinquante francs environ.

centrale de Clermont, laissant derrière elle un autre héros de caque célèbre, Gabrielle Bompard, dont la mise en liberté est également prochaine.

La peine de la détention perpétuelle, qui devait subir Gabrielle Fenayrou, avait été commuée en celle de trente ans de détention, puis réduite successivement, à la suite de grâces partielles, à vingt-trois ans. Il ne restait donc plus à la condamner que deux ans à purger lorsqu'elle fut libérée conditionnellement à la suite de grâces partielles, à vingt-trois ans.

De minutieuses précautions avaient été prises pour garder son départ secret. Gabrielle Fenayrou est sortie de la maison centrale de Clermont accompagnée d'une gardienne. Elle était, paraît-il, très affaiblie.

Mais, à présent, au point d'interrogation se pose: que va faire cette femme qui, entrée jeune à la prison de Clermont, a aujourd'hui les cheveux blancs? Que va-t-elle devenir dans ce grand Paris où elle se retrouvera seule?

AMUSEMENTS.

WEST END.

Toujours foule au West End, surtout depuis que le beau temps nous est revenu.

Young et De Voie s'y font bruyamment applaudir chaque soir, ainsi que le splendide orchestre si habilement dirigé par M. A. Veasey.

Ce soir, représentation des amateurs. Succès assuré d'avance.

PARC ATHLETIQUE.

La direction du Parc a été bien heureusement inspirée quand elle a songé à donner "La Petite de Pékin". Depuis dimanche, le Casino du Parc ne désemplit pas. Rien d'étonnant à cela.

L'opérette est un des chefs-d'œuvre de Lecocq. Et puis, les artistes de l'Olympia, Miss Kendall surtout, et Eagleton, enlèvent leur rôle avec tant d'entrain.

Dimanche prochain, première d'un autre chef-d'œuvre: "Giroflé Girofla", une de ces opérettes qui ont le don de l'éternelle jeunesse.

DEPECHE

Télégraphiques

Départ de Placide Castro pour le territoire de l'Acro.

New York, 18 juin — On vient d'apprendre que Placide Castro est parti en toute hâte pour le territoire de l'Acro.

Cette nouvelle a causé une grande surprise, dit une dépêche de "Herald" à Rio de Janeiro. De nouvelles complications sont redoutées.

Réflexion de George Crooker.

San Francisco, Californie, 18 juin — George Crooker a été réélu directeur et vice-président de la compagnie de chemin de fer de Kansas City, Mexico et Orient.

Grâce accordée à Mme Wimple.

New York, 18 juin — Après vingt-sept ans de réclusion Mme Emma Wimple est libre, sa grâce ayant été accordée il y a quelques jours par le gouverneur Odell.

Quand la malheureuse femme fut escortée de l'hôpital des fous de Mattewan à la gare de Newburg elle paraissait complètement éblouie par tout ce qui s'offrait à sa vue.

Mme Wimple fut condamnée à l'emprisonnement perpétuel pour avoir empoisonné son mari. Quand elle eut à Sing-Sing c'était une jolie fille de dix-huit ans; elle en eut à l'âge de quarante-cinq ans, avec des cheveux gris.

On s'aperçut, il y a environ quinze mois, qu'elle perdait la raison et elle fut alors conduite à l'asile dont elle vient d'être libérée. Selon toutes les apparences elle ne tardera pas à se rétablir entièrement.

Mme Wimple a empoisonné son mari à la suite d'une histoire d'amour. Le jeune homme qui passa en jugement comme son complice fut aussi condamné à l'emprisonnement perpétuel. Il mourut en prison.

Traitement indigne.

Tacoma, Washington, 18 juin — R. B. Bryan et sa femme sont arrivés à Aberdeen, Wash., après un séjour de six mois au Mexique. Bryan, qui est un homme digne de foi, raconte des indignités auxquelles il a été soumis par des fonctionnaires mexicains à Guaymas. Il s'est embarqué avec sa femme sur un steamer à Alamos, Tololampco, allant à Guaymas, et s'est arrêté à Mazatlan pour expédier de la correspondance. Là il est entré en quarantaine et traité d'une façon brutale et scandaleuse.

Un Anglais qui essayait d'échapper fut trouvé mort. Il portait à la tempe la marque d'une balle de revolver. Bryan dit que toute l'affaire a été présentée aux consuls américain et anglais à Guaymas avant que les officiers eussent pris aucunes mesures.

Départ retardé.

Seattle, Wash., 17 juin — En dépit du fait que les congressistes sont déjà à bord de l'Albatross, prêts à partir pour l'Alaska, il est possible que le voyage soit retardé par suite de voies d'eau qui se sont déclarées au steamer.

L'Albatross a récemment subi des réparations à San Francisco, qui ont coûté \$25,000, mais quand il est arrivé dans le détroit ses tubes coulaient et ses machines étaient avariées. Il n'avait pourtant pas eu mauvais temps sur la côte.

La famille Wing.

Sandwich, Massachusetts, 18 juin — La famille Wing, qui embrasse en Amérique presque toutes les personnes de ce nom et dont une ramification lointaine comprend le président Roosevelt, va tenir sa seconde assemblée à Sandwich du 26 juin au 2 juillet.

L'organisation, car les Wing sont organisés, comprend un descendant, ou le mari ou la femme d'un descendant direct de Deborah Wing qui s'établit à Sandwich en 1667.

Le président Roosevelt est invité à la réunion.

Participation de l'Autriche à l'exposition de St Louis.

Vienne, Autriche, 18 juin — Le ministre du commerce a annoncé aujourd'hui que l'Autriche participera officiellement à l'exposition de St Louis, et que le gouvernement nommera un des plus hauts fonctionnaires commissaire pour construire un pavillon sur le terrain assigné aux grandes puissances.

Booker T. Washington chez le président Roosevelt.

Washington, 18 juin — Booker T. Washington, président de l'Institut Tuskegee, a visité aujourd'hui le président Roosevelt pour le consulter au sujet de son acceptation d'une offre reçue récemment par lui de Lord Gray, de la British South African Company.

Cette compagnie désire que M. Washington se rende au sud de l'Afrique pour y faire une étude spéciale des races dans le territoire britannique et fournir à la compagnie et au gouvernement anglais des plans pour l'amélioration de la condition des habitants au point de vue de l'industrie, de l'éducation et de la morale.

M. Washington s'abstenait six mois pour remplir cette mission. Il est cependant douteux qu'il accepte la proposition, car des amis influents lui représentent que cette mission le tiendrait trop longtemps éloigné de ses travaux aux Etats-Unis.

Craintes inspirées par le steamer Bermuda.

Seattle, Wash., 18 juin — Le steamer anglais Bermuda, qui est parti d'Anvers pour ce port le 22 décembre avec une cargaison de ciment, inspire de grandes inquiétudes.

Le steamer anglais Bedford, qui a quitté Anvers après le Bermuda, est entré dans le détroit depuis deux semaines.

Cinq personnes arrêtées par trois bandits.

Guthrie, Oklahoma, 18 juin — Trois bandits conduits par Ben Craven, un individu pour l'interdiction duquel une récompense de \$500 est offerte, ont enlevés dans un bois isolé et ont arrêté cent personnes, hommes et femmes, les dépouillant de tout ce qu'elles possédaient.

Les bandits ont ensuite conduit leur prisonniers à un demi mille de distance et les ont surveillés jusqu'à la nuit, plaisantant avec eux. Alors ils leur ont rendu la liberté.

Parmi les prisonniers se trouvait Dave Ware, un ranger du Texas. Un parti d'hommes armés est à la poursuite des bandits.

Craven n'est évadé du pénitencier du Kansas il y a trois ans.

La reine Nathalie et le Pape.

Rome, Italie, 18 juin — Une enquête faite au sujet du rapport publié hier aux Etats-Unis par une agence de nouvelles, rapport d'après lequel l'ex-reine Nathalie de Serbie, mère du défunt roi Alexandre, aurait écrit au Pape pour lui annoncer son intention de le visiter encore, en vue de son entrée dans un couvent, a établi le fait que le Pape a simplement envoyé ses condoléances à la reine Nathalie. La reine a répondu en remerciant le Pape de sa paternelle sollicitude.

Participation de l'Autriche à l'exposition de St Louis.

Vienne, Autriche, 18 juin — Le ministre du commerce a annoncé aujourd'hui que l'Autriche participera officiellement à l'exposition de St Louis, et que le gouvernement nommera un des plus hauts fonctionnaires commissaire pour construire un pavillon sur le terrain assigné aux grandes puissances.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

No. 21. Commencé le 27 mai 1903.

LES

SIRENES

Par Jean Reibrach.

XII

Suite.

Le commandant regarda. Il reconnaissait l'endroit. C'était là, entre les sautes, que, naguère, il était allé. Dans l'herbe fleurie alors, Marthe enfilait un bouquet. De l'autre côté, les vaches étaient descendues, soignant le soc clair de leurs clochettes. Là, son rêve avait pris

l'essor. Là, son cœur s'était réveillé; et maintenant, une fois encore, il mourait, comme le paysage même et les arbres de la rive étaient morts autour de lui! Là, l'été lui avait jeté ses souffles insinuants, le passé l'avait environné de sa poésie mélancolique, et, du fond de son souvenir, avaient surgi les blanches amours d'une heure, les figures estompées dans le lointain des années, accourues tout à coup, l'environnant de leur essaim radieux.

Le soir rapide de décembre, déjà tombant sur la rivière; l'eau prenait des miroitements ternes, des reflets confus; les herbes transparentes faisaient des tâches pâles.

Il mit pied à terre. Le cheval regarda au loin; une buée montait de ses flancs; puis il allongea l'encolure et toucha l'herbe du bout des lèvres. Le commandant le caressa. Une pitié lui venait maintenant, un remords d'avoir failli le tuer. Des bontés tristes s'élevaient en lui pour les êtres et pour les choses. Il s'approcha du bord, pensa. Dans la silhouette, avec le flot, sa vie, une fois encore, passa devant ses yeux. Elle conlait ainsi qu'une chloée vaine, qui ne valait pas la peine d'avoir été vécue, une chose manquée, avortée, achevée déjà avant d'avoir commencé.

Et, seule, demeurait quand même, la secrète douceur des rêves.

Mêlées à l'image de Marthe, les images anciennes reparurent. Elles émergèrent des maisons fleuries, au bord des routes, comme les âmes successives de sa jeunesse. Leur sourire renaissait au miroir vague de l'eau, leurs voix braient dans la plainte confuse des herbes et parmi les remous légers. Et peu à peu il les revoyait. L'été, une jeune fille au fin profil, avait des yeux d'un bleu jamais revu; de petites lumières, quand elle riait, allumaient, comme une rampe, ses dents nacrées; et, pareille à un fleur délicate, à un saze fragile que l'amour eût briaé, elle évequait des caudères, inspirait des adorations lointaines d'idole. Une autre, une femme, était grave, les yeux bruns, profonds et doux. Celle-ci l'avait troublé du mystère de ses prunelles; de celle-là, longtemps, il avait gardé l'émoi d'un sourire d'énigme. Et vraiment, il les aimait, de ne les avoir point aimées, comme peut-être elles aussi l'aimaient; rien n'avait briaé leur rêve éternel, rompu la tramée légère de leur union.

L'une d'elles, sans doute, au au pil de sa lèvre, au fond de l'énigme du regard, avait tenu scellé son bonheur même. On peut être, d'elles toutes, c'était la forgé la femme idéale, éparse, que son imagination tout à coup avait vu se rassembler, se créer, lui apparaître en la splendeur de Marthe!

Elles continuaient de l'envier, se pressaient autour de lui, peuplant la rive dans le soir tombant. Et leurs visages, peu à peu, changeaient; leur doux sourire devenait triste, leurs regards lui jetèrent la caresse d'une pitié, le soufflé de leur plainte sifflait aux branches minces des saules, errait au clapotis des berges. Leurs images passèrent au inégales transparentes de l'onde, les herbes s'allongèrent dans le courant comme de longues robes flottantes, et des chevelures dénouées; des sourires rayonnèrent comme des petites flammes à fleur d'eau. Elles étaient là, vraiment, toujours amies, devenues consolatrices; elles l'appelaient, ouvraient à sa peine le refuge de leurs cœurs. Halluciné, comme ivre, il les voyait, leurs dents blanches loiraient aux frissons de l'onde obscure; elles y vivaient, y déjouaient leurs corps souples de sires, et, d'elles, le souvenir montait comme un chant à travers la détresse immense de son cœur.

Le commandant Darley se penchait maintenant vers elles. Oui, il allait les retrouver, couler parmi leurs bras, dans l'eau profonde. Mais tout à coup, près de lui, un bond de Sleep, le grand danois, des abois fous. En arrière, une voix rude appela: — Darley!

Le capitaine Martel le rejoignait, guidé par le chien: — Etes-vous blessé? Quoi? Qu'est-il arrivé? Votre cheval? — Rien! dit le commandant passant la main sur son front, comme un homme qui s'éveille; je ne sais pas! Où est mon cheval? — Le cheval est arrivé seul chez vous, à fond de train. On m'a prévenu. Je vous croyais mort!

— Mort! fit le commandant; je devrais l'être! — Pour une femme! boudit le capitaine. — Il posa sa main sur l'épaule du commandant, et de sa voix rude: — Allons! viens! dit-il en l'entraînant. Et ce brasque tintoient, où avait jailli d'un coup toute la profonde affection de l'ami, bouleversa le commandant, qui s'abandonna.

Le capitaine, déjà, reprenait: — Mon commandant, je ne sais si je vous ai conté l'histoire du régiment, échoué au bord de l'Ohio. Il ne pouvait plus remonter la côte, les Arabes allaient le massacrer. Nous l'avons porté! Eh bien! si la côte de la vie est trop rude, je vous porterai! — Emma, le commandant lui serra les mains. — J'ai eu, aujourd'hui, des heures affreuses! dit-il. C'est passé! — Il achevait de se rasseoir. Une lassitude extrême lui de-

gnait, dominant son désespoir. Il lui semblait avoir été emporté dans une tourmente, mais la tourmente s'éloignait, se perdait dans la nuit lointaine, l'homme de nouveau sentait le sol sous ses pieds.

Les domestiques, que le capitaine avait devancés, les rejoignaient maintenant. — Darley les congédia. Puis sa pensée revint à Marthe. Il s'informa: — Elle va mieux! répondit Martel. Le médecin la déclare hors de danger. Mais... — Mais?... — Le capitaine secoua la tête. — Mme Martel vous dira mieux que moi!

En silence, ils s'acheminèrent vers la maison. Lorsqu'ils furent arrivés, Mme Martel descendit. Elle était très grave. Le premier, le commandant rompit le silence: — Elle a parlé? demanda-t-il. — Oui, répondit Mme Martel. Elle s'est informée du mariage d'Edmée; et quand elle a su qu'il avait lieu après-demain, elle a voulu connaître les autres nouvelles de la villa. Elle n'osa pas prononcer le nom d'Albert ni le mot de tannière, mais ils lui brûlaient les lèvres! Ensuite, reprit Mme Martel, elle s'est enfermée dans le silence, les yeux détournés, le front douloureux. Elle n'est pas sauvée encore. J'ai peur...

— Vous!

— Qu'elle ne veuille plus de la vie! Le commandant porta les mains à son front brûlant. Il gémit: — Ah! Verneuil! Verneuil!

La lointaine vision passa: Marthe, toute petite, assise à la table de famille, avec ses boucles blondes argentées, du rire plein les yeux et les lèvres, sous la tendresse infinie des siens. Il tressaillit une seconde, sous la montée d'un sanglot, comme un arbre battu des vents.

— C'est ma faute! soupira Mme Martel. — Non! dit le capitaine. Marthe aurait dû dire, se confier... — La pauvre enfant! Comment eût-elle confié un rêve auquel elle ne croyait pas elle-même sans doute! auquel elle renonçait, vous l'avez vu, héroïquement!

Le commandant Darley reprit la parole: — Montez, dit-il d'une voix calme, lui dire que nous savons son secret, que je renonce... — L'interrompit avec un geste douloureux: — Ah! renoncer ne suffit pas! Il faut encore...

Et, péniblement, d'un souffle, il hochea: — Le lui donner! — Oui! fit Mme Martel. Le commandant réfléchissait: — Quoi qu'il arrive, reprit-il, elle peut attendre ici, chez vous, sans inquiétude d'avenir, que